

[108]

Originaire de Cap-Santé, *Yves Frenette* a fait des études en histoire à l'université Laval (baccalauréat en 1977) et à l'université Carleton (maîtrise en 1978). Ses premières recherches et publications avaient pour sujet la région de Portneuf. Il s'est par la suite intéressé aux idéologies québécoises de l'entre-deux-guerres. Revenu à l'histoire régionale, il a écrit, avec Marc Desjardins, *Histoire de la Gaspésie*, œuvre qui lui a valu un certificat de mérite de la Société historique du Canada en 1981. Comme tout le monde, il a en outre collaboré au Dictionnaire biographique du Canada. Depuis 1979, l'histoire des Franco-Américains constitue son principal champ d'activité. Cela l'a amené à effectuer un séjour de recherche à Lewiston (Maine) en 1982-1983, et à enseigner au département d'histoire de l'Université du Maine, à Orono, de 1983 à 1985, où il collaborait aussi au mensuel bilingue *Le F.A.R.O.G. Forum*. Il a signé deux articles et plusieurs comptes rendus dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *The American Review of Canadian Studies*, *Quebec Studies* et le *Maine Historical Society Quarterly*. Candidat au doctorat à Laval, il vit présentement à Seattle (Washington) où il se consacre à la rédaction de sa thèse.

[109]

Questions de culture, no 11
“Devenir chercheur-e : itinéraires et perspectives.”
“JOURNAL D’UN THÉSARD.”

par
Yves FRENETTE

Rêver un impossible rêve, brûler d'une impossible
fièvre, partir où personne ne part.

Extrait de *L'homme de la Mancha*

[Retour à la table des matières](#)

Seattle, mardi, 20 août 1985. J'ai installé l'ordinateur et l'imprimante ce matin. Quel plaisir ! De petits projets qui demanderont quelques semaines et je me mettrai à la thèse. Les doigts me démangent. Écrire. À volonté. À satiété. Rédiger enfin cette thèse, que dis-je, LA THÈSE qui révolutionnera l'histogramme franco-américain.

Il commence à être temps. Je me suis inscrit au doctorat en 1979. Six ans... Six ans à faire bien des choses autres que la thèse. Comme les jeunes chercheurs de ma génération, j'ai été distrait, je me suis distrait. L'argent de mes bourses a payé l'encre pour écrire *l'Histoire de la Gaspésie*. Il m'est resté juste assez de « foin » pour passer un peu plus d'un an à Lewiston, expérience d'une grande richesse.

Et puis la réalité : travailler à plein temps. La grisaille de l'enseignement. L'adaptation au milieu universitaire américain. La prise de conscience brutale qu'une charge professorale laisse peu de loisirs

pour la recherche. La frustration de vivre au Maine, tout près de mes sources, et de ne pouvoir me consacrer à la thèse.

Quand j'ai quitté Orono en mai, j'en avais marre de la vie universitaire. Six semaines en France m'ont redonné le goût de la recherche et de l'écriture. Bouquiner à Paris, lire des biographies. Ils écrivent tellement bien, les Français, même quand ils n'ont rien à dire. Tiens-toi bien, Seattle. Tu vas être témoin du grand œuvre.

Mardi, 3 septembre. Rédaction d'un compte rendu pour la Revue d'histoire de l'Amérique Française (RHAF), histoire [110] de se réchauffer pour la thèse. Buter sur la langue. Je n'ai jamais eu beaucoup de style, mais là, c'est pire que jamais. Deux ans dans le milieu universitaire américain m'ont fait perdre mon français. Mes idées s'énonceraient tellement mieux en anglais. J'ai l'impression de devenir illettré, car mon anglais écrit est aussi très mauvais.

Mercredi, 25 septembre. Ça y est : ma documentation est en ordre. Je commence l'introduction. On m'a conseillé d'attendre à la fin de la thèse, mais je préfère la rédiger tout de suite. Pour mettre mes idées en place.

Samedi, 28 septembre. Après trois jours de travail, sentiment d'avancer, même si j'ai beaucoup de difficulté à écrire. Il faut noircir des feuilles. Peu importe le résultat. Il y aura toujours lieu d'effectuer des changements, rendus plus faciles grâce à l'ordinateur.

Mardi, 1er octobre. J'ai reçu un mot de Jean Hamelin. Le Dictionnaire biographique du Canada (DBC) ne publiera pas une de mes biographies. Hamelin a beau me rassurer sur « mes qualités d'historien » et prendre la responsabilité pour avoir assigné une biographie pour laquelle il n'existait pas suffisamment de documentation, je suis découragé. Au fond de moi, je me dis que je ne vauds rien. Et l'orgueil en prend un coup. C'est la première fois qu'on me refuse un texte. Comment rédigerai-je 400 pages, si je suis incapable d'en écrire quatre ?

Jeudi, 17 octobre. La routine nécessaire à l'écriture s'est installée. Rédaction le matin pendant trois ou quatre heures. Pas plus. C'est fini le temps où je me faisais accroire que je pouvais écrire pendant un jour entier. Je devenais tellement vidé que tous les prétextes étaient bons pour prendre des pauses. Non ! Une demi-journée ferme et, en récompense, un après-midi de lecture. Lire, lire et encore lire. Des

trucs en rapport avec la thèse, avec le chapitre que je rédige. Quel luxe ! Mais un luxe essentiel au développement intellectuel. Je ne sais pas comment font mes confrères du Québec qui ne lisent presque pas, à l'exception des sources. Comment peuvent-ils ignorer Thompson, Gutman et même Hofstadter ? C'est vrai, au Québec, il n'y a que les marxistes et marxisants qui lisent beaucoup.

Dimanche, 20 octobre. Les fins de semaine, je vis au ralenti. Comme le reste du monde, j'imagine. Tâches domestiques, sorties en ville. Et je reprends le sommeil perdu pendant la semaine. Est-ce bon signe, que j'aie hâte au lundi pour recommencer à écrire, même si je sais toute l'énergie que cela demande.

[111]

Mercredi, 23 octobre, 4 h du matin. Les yeux embrouillés, je continue à dévorer les pages d'un roman de James Clavell. J'ai commencé à le lire avec l'idée que cela me calmerait et m'aiderait peut-être à trouver le sommeil. Pris par l'histoire, je ne peux m'arrêter. J'écris sur Lewiston, je rêve à Hong Kong.

Lundi, 4 novembre. Je viens de finir le brouillon de l'introduction. J'ai fait des copies de ma disquette. Maintenant, il s'agit de me relire plusieurs fois pour couper le superflu, éclaircir le confus et mettre de l'ordre dans les notes. Mais au moins, j'ai un texte de base. Je respire plus calmement.

Jeudi, 7 novembre. Grande crise, depuis trois jours. Je suis incapable de faire fonctionner mon programme de notes en bas de page. J'ai beau me creuser la tête... Maudite machine ! Si je n'étais pas si niais en informatique ! Un peu plus et l'ordinateur sortirait par la fenêtre. Ce n'est pas possible de perdre du temps comme ça. Fou de rage, je vais prendre une marche. Et soudain, l'éclair. Si je ne puis résoudre mon problème technique, je puis le contourner. Mais est-ce que ça marchera ? Bravo ! C'est une victoire de l'Homme sur la Machine. Je m'ouvre une bière pour fêter ça.

Mercredi, 20 novembre. Pour la quatrième et dernière fois, je relis mon chapitre. Je coupe ici, ajoute un éclaircissement là, mais pour ce qui est du fond, je suis incapable de dire si ça frise l'excellence ou la médiocrité. Elizabeth l'a lu et l'a aimé, bien qu'elle m'ait suggéré des remaniements, pour que le texte soit plus « généreux » envers ceux

qui m'ont précédé. Je dis essentiellement la même chose, mais de façon plus sereine. J'ai carrément laissé tomber certaines remarques désobligeantes. L'honnêteté intellectuelle, c'est bien beau, mais il ne faut pas que je me brûle dans la communauté franco-américaine si je veux continuer à y effectuer des recherches. Grâce aux conseils d'Élizabeth, le développement du texte est aussi plus logique.

Lundi, 2 décembre. Je reprends mes esprits. Après avoir envoyé l'introduction à Roby et à mon cousin Jacques, une grande lassitude m'a envahi. J'ai admiré mon texte une dizaine de fois sans même le lire. C'est tellement beau 31 pages imprimées. Sensuellement, je les ai feuilletées, touchées, tâchées...

J'ai l'impression de n'avoir plus rien à faire. Pendant deux mois tout mon être a vécu pour cette introduction. Mais il reste neuf chapitres et je suis tellement las. Alors à quoi bon. J'ai passé la semaine couché sur le divan à regarder les « soaps », en mangeant des cochonneries. C'est la déchéance. Mais maintenant, au boulot ! J'ai un compte rendu à écrire. Un [112] autre qui me sauve de mon ennui. C'est tellement bien de rédiger trois ou quatre pages qui constituent une pièce en soi.

Mercredi, 22 janvier 1986. Lewiston. J'y suis depuis trois jours, ramassant du matériel pour mon premier chapitre. J'aime cette ville. En un sens, je lui appartiens. Mais elle m'appartient aussi. J'en ai arpenté les moindres recoins. Je connais son histoire mieux que quiconque. Je suis serein. Les vacances des fêtes à Cleveland et à Cap-Santé ont été, comme toujours, exaltantes. Je retourne à Cap-Santé en fin de semaine pour une grande fête de famille.

J'ai passé un après-midi avec Roby. Ses réactions à mon texte sont très positives. Il semble que je sois sur la bonne voie. J'ai aussi rencontré le directeur du département pour offrir mes services comme chargé de cours. Finalement, je me suis ravisé. Ce serait intéressant mais ne paierait pas assez pour le travail que ça demanderait.

Il y a eu, en outre, le plaisir de me retrouver dix jours à Orono, de renouer avec les anciens collègues. Bill et Janet ont organisé une fête pour moi. C'est bon de savoir que j'ai été apprécié à l'Université du Maine. C'est très encourageant aussi, parce qu'ils sont plus intéressés à ce que je fais que les confrères québécois. Tous ont visité Lewiston ou, au moins, en connaissent la réputation de ville francophone, où tout le monde est démocrate et où les « boss » politiques ont la vie

de Bill Baker, qui ne comprend pas que je puisse mettre si longtemps à écrire une thèse, m'a fait la morale dans son accent britannique emprunté. Comme la plupart des Américains, sa thèse ne fut qu'un rite de passage qu'il préfère oublier. Moi, même si je le voulais, je serais incapable de faire ça.

Lundi, 27 janvier. Je rentre à Seattle. Avions. Heures d'attente dans des aéroports survoltés par l'explosion de la navette spatiale. Dans les bars, les passagers boivent plus que de coutume. Pour engourdir la peur, pour oublier qu'il ne faut pas grand-chose pour transformer le rêve américain en cauchemar. « *Home, Sweet Home* ». Je retrouve Elizabeth et... l'Osborne Executive qui m'appelle.

Jeudi, 6 février. C'est reparti en grande. J'écris beaucoup et le cycle recommence. Je dors moins et ma consommation de bière augmente.

Mercredi, 12 février. Un avant-midi d'exaltation. Des idées jaillissent de partout dans mon cerveau en ébullition. J'écris cinq ou six pages en cinq heures. Épuisé, j'arrête pour prendre une bouchée et décide qu'il ne sert à rien de forcer la marche. Mieux vaut lire. Mais je suis incapable de me concentrer. Je passe donc l'après-midi à rêver aux lignes, aux pages, [113] aux chapitres, aux articles, aux livres que je n'écrirai jamais. « *So much to do, so little time* ».

Quatre heures arrivent. Elizabeth est à une réception et sera probablement en retard pour souper. Il n'y a pas de presse. Seul dans l'appartement, temps propice pour écouter la musique de ma jeunesse. Dylan, les Rolling Stones, les Doors. Pourquoi ne pas prendre un gin ? « *How does it feel to be on your own, like a rolling stone* ». Deux gins. « *Ship of fools*. » Trois gins. « *When the music's over, turn out the lights, turn out the lights*. » C'est la crise de larmes. Pour rien. J'ai trop réfléchi aujourd'hui.

Samedi, 22 février. Quelle semaine ! Un insidieux microbe qui va et vient me donne des maux de tête et de ventre, et m'empêche de me concentrer. Moi qui travaille bien le matin, je passe l'avant-midi à flâner et à somnoler. Je me rends compte, chaque jour davantage, de l'intensité qu'exige l'écriture. Le moindre bobo et la moindre distraction gâchent presque des semaines entières. Quel contraste avec l'enseignement où il est possible de travailler même quand le corps va mal.

Jeudi fut la journée la pire. Avant-midi couché et, au moment où le microbe se retirait enfin, le facteur m'a remis un paquet en provenance du Québec, déchiré, vidé de son contenu. Rage, rage, rage. Le sentiment de l'impuissance. Une boîte complète de livres et de notes probablement perdue à tout jamais. Je n'ai pas assez de deux langues pour blasphémer ma colère. Seul défoulement possible : une lettre au bureau de poste pour les blâmer et les tenir « moralement » responsables. Mais, au comptoir, un commis refuse ma missive et me tend calmement le numéro de téléphone de « *Loose in the mail* ». J'appelle : tout y est. Entre la gastro, les erreurs de la poste et les rendez-vous hebdomadaires chez le dentiste, que reste-t-il de temps et d'énergie pour la thèse ? Imbu de remords, j'écris toute la soirée, finissant cette difficile partie sur la révolution industrielle à Lewiston. Au moins, j'ai accompli quelque chose.

Lundi, 24 février. J'ai écrit cinq ou six pages aujourd'hui. J'ai même formé quelques paragraphes dont je suis très satisfait. Si ça allait toujours bien comme ça, la thèse se rédigerait en un tournemain.

Mardi, 25 février. Journée calme. J'ai rédigé pendant trois heures. Pas bien, pas mal. Comme un automate, sans trop penser.

Jeudi, 27 février. Finirai-je ce chapitre qui semble si long ? Trop long ? Ah ! Le doute. Est-ce que je me perds dans les détails ? Est-ce que je dépasse l'érudition ? Je développe ces [114] angoisses la nuit, quand l'insomnie s'empare de moi. Plus le chapitre avance, moins je dors.

Aussi, à chaque fois qu'Élizabeth reçoit sa paye, les remords me prennent. On arrive tout juste à joindre les deux bouts. Il faudrait que je travaille. Mais faire quoi ? Je pourrais probablement enseigner le français pour un salaire de crève-la-faim. Mais ça ne m'intéresse pas du tout de perdre mes avant-midi à entendre casser le français et à expliquer des règles de grammaire que je n'ai jamais comprises.

Dimanche, 2 mars. Enfin reposé après une bonne nuit de sommeil.

Lundi, 3 mars. La RHAF est arrivée. Je l'attendais depuis deux semaines. C'est presque mon seul lien avec la communauté historienne du Québec. J'attends toujours le facteur avec impatience. La plupart du temps, il n'apporte que des comptes et des feuillets publicitaires. Comme si quelqu'un allait m'écrire pour me donner du « feedback »

sur mon travail. Comme si quelqu'un allait m'offrir 25 000 \$ pour finir de rédiger ma thèse.

Samedi, 8 mars. Il fait beau et j'ai eu une bonne semaine de travail. Que puis-je demander de plus ? Je suis enthousiaste. La vie est belle. J'ai été sollicité pour donner une communication au congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française (IHAF) l'automne prochain. Je ne sais encore si je vais accepter, mais ça fait plaisir de savoir que je ne suis pas complètement oublié, même exilé à l'autre bout du continent. Ah ! Le Québec ! Y retournerai-je un jour ? Y trouverai-je un emploi ? Spécialiste des Franco-Américains, j'ai l'impression d'être assis entre deux chaises. Pas complètement américaniste, pas complètement canadieniste. Se définir comme comparatiste, ça fait du bien à l'ego, mais ça mange quoi en hiver ?

Il m'arrive même parfois d'avoir peur de rentrer au Québec. M'y sentirai-je bien ? Voilà quatre ans que je suis parti. À chaque fois que j'y retourne, je me rends compte que je ne suis plus sur la même longueur d'ondes que mes amis. Ils se tordent de rire en regardant « *Bye Bye* », alors que moi, je trouve ça bien « plate ». Même l'élection de l'insipide Bourassa me laisse froid. Il ne peut pas faire bien de mal, comparé à un Ronald Reagan. Est-ce que je serais en train de renier ma culture ? Pourtant, ici, on me dit que je suis Québécois jusqu'au bout des ongles.

Lundi, 17 mars. Pendant plusieurs jours, je me suis posé la question : donner une communication ou ne pas donner une communication ? Et la réponse m'a frappé de plein fouet. Il ne faut plus que je sois distrait, que je me distraie. Toutes les [115] semaines, tous les jours comptent. Tant que je n'aurai pas fini la thèse, aucune possibilité de me trouver un emploi.

L'isolement me pèse beaucoup. Je suis à 3 000 milles de mes sources et de l'objet de ma recherche. Je ne suis certes pas le seul historien dans cette position. Mais, dans mon cas, à l'exception d'Élizabeth, il n'y a personne ici avec qui je puisse partager mes réflexions. Ses collègues sont des linguistes et des littéraires, centrés sur la France et très peu familiers avec la discipline historique. Quant au département d'histoire, il semble très traditionnel et, de toute façon, je suis trop timide pour faire les premiers pas. D'ailleurs, il y a fort à parier qu'on me jugerait de haut. Eux, professeurs. Moi, étudiant. Car,

dans le système universitaire américain, il faut avoir le doctorat pour être considéré chercheur. Peu importe qu'on n'ait rien publié, le diplôme fait foi de tout. C'est triste de voir que le Québec glisse sur la même pente.

Mardi, 18 mars. Journée calme. Je révise mon premier chapitre dont j'ai terminé le brouillon en fin de semaine.

Mardi, 8 avril. Je reprends mon journal après trois semaines d'oubli, dont une en vacances sur la côte de l'Oregon, les deux autres passées à réviser mon chapitre et à écrire un compte rendu pour *Quebec Studies*. Dieu que j'aimerais avoir une belle plume, être un grand théoricien et produire une excellente thèse. Mais je bute sur la langue, ne suis guère incliné vers la théorie et rédige une thèse moyenne.

Lundi, 14 avril. Les États-Unis attaquent la Libye. Quel beau gâchis !

Samedi, 19 avril. J'ai envoyé mon premier chapitre à Roby. 70 pages. Comme d'habitude, j'ai tellement retouché le texte que je suis incapable de juger de sa qualité.

Lundi, 21 avril. Progressivement, je me suis vidé de mon premier chapitre sur la révolution industrielle à Lewiston et dans les tiroirs de ma cervelle se sont placées des idées pour mon deuxième chapitre, sur les migrations dans l'histoire du Québec. J'entrevois le prochain mois. Plan, début de rédaction, euphorie, dépression, confection d'un premier jet et l'impression qu'il ne reste que deux ou trois jours de remaniements, alors qu'en réalité trois ou quatre semaines me sépareront de l'envoi à Roby. Faut-il être masochiste pour vivre cette vie ? Je préfère croire que je suis, un fou heureux.